Fawaz Hussain, *La Prophétie d'Abouna*,

Paris, Ginkgo, 2013, 246 p., 15 €.

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2689>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.2689](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.2689)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 185

ISBN : 978-2-919040-24-7

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Fawaz Hussain, *La Prophétie d'Abouna*, », *Hommes & migrations* [En ligne], 1304 | 2013, mis en ligne le 20 mars 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2689> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.2689>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Fawaz Hussain, *La Prophétie d'Abouna*,

Paris, Ginkgo, 2013, 246 p., 15 €.

Mustapha Harzoune

RÉFÉRENCE

Fawaz Hussain, *La Prophétie d'Abouna*,
Paris, Ginkgo, 2013, 246 p., 15 €.

- 1 Tout commence dans “*les sables mouvants de la Mésopotamie*”, du côté de la frontière syro-turque, en terre kurde, où le jeune Mohamed s’entend dire par Abouna, son vieux maître chrétien de l’école du village, qu’il sera, un jour, un écrivain renommé, un nouveau Balzac. Il n’en fallait pas davantage pour sceller un destin. Mohamed, après un détour par l’université syrienne, s’envole pour Paris, la “*capitale du monde*”. Débarqué au mitan de la décennie 1970, il y restera jusqu’au début du siècle suivant avec une parenthèse de huit années à se geler l’âme et le corps en pays viking.
- 2 Cette chronique douce amère raconte le quotidien d’un étudiant kurde à Paris, évoluant parmi ses camarades du “*bled*”. Côté débrouille et entraide, les amitiés portugaises ou nippones se révèlent plus sûres qu’une fragile solidarité communautaire. Fawaz Hussain évoque les petits boulots, les chambres de bonne, les rencontres sans lendemain, les illusions amoureuses et l’échec suédois. Qu’importe ici les déconvenues de l’exil rapportées sous une forme légère et drôle, un brin moqueur voire sarcastique, tant pis si la France ne ressemble pas à celle de *La Condition humaine*, si notre exilé se frotte à une autre “*réalité balzacienne*” par lui oubliée – “*Paris était aussi la capitale de la douleur et de toutes les solitudes*” –, le héros de ce roman est au-dessus des contingences. Il rêve de Balzac ! Grâce à – ou à cause de – Abouna, Mohamed alias “Momo” se prend pour Rastignac : “*J’estimais que j’avais eu deux naissances, la première sur le sol brûlé jusqu’aux entrailles de la Mésopotamie, la seconde lorsque mes pas avaient foulé les pavés*

luisants du quartier Latin et que mes yeux avaient embrassé les deux rives de la Seine.” “Être parisien, ce n’est pas être né à Paris, c’est y renaître”, disait Sacha Guitry.

- 3 Qu’allait donc faire cet inconditionnel de la culture française, amateur de rouge et de “sandwiches au halouf”, amoureux de “toutes les femmes”, impertinent et irrégulier à souhait, voltairien et rabelaisien au propre comme au figuré, dans la rigoriste et congelée galère suédoise ? Lorsque la grande et blonde Lillemor pose son regard d’azur sur le sombre gardien de nuit de l’hôtel où elle est descendue, notre employé kurde, ébloui, n’y résiste pas. Momo engrosse la belle Nordique et il est englouti par l’enfer scandinave. Il y reste moins pour la donzelle que pour Rachel, sa fille. Momo sortira de ce purgatoire “Français jusqu’au bout des ongles”, mais lucide : “sous un ciel indifférent, ma vie coulait comme une rigole se jetant dans un océan d’absurdité”. D’autant plus qu’en huit ans, Paris et ses amis ont bien changé.
- 4 Dans une langue classique, aux expressions parfois démodées, Fawaz Hussain écrit un roman picaresque. Il multiplie les épisodes et les événements, passe des “tragédies qui secouaient le corps du Kurdistan” aux délices de la trilogie “fado, Fatima, football”, capable d’amadouer toutes les concierges portugaises de Paris, ou évoque la rencontre dans les froids hyperboréens avec l’impayable Jean-Pierre. Ce Ch’timi en vadrouille campe quelques traits culturels hexagonaux : réfractaire à la hiérarchie, contestataire, cartésien, c’est-à-dire pragmatique, courtois mais pas trop, bon vivant et locuteur de cette langue tant aimée.
- 5 Notre anti-héros est devenu un quinquagénaire aux illusions perdues, “toute chose cheminait inéluctablement vers sa fin. Seule la solitude de l’homme devant l’immensité de l’ennui restait immuable, inébranlable, phénoménale”. Sur les murs des Lilas, Momo, l’“amoureux de la langue française”, déchiffrait de drôles de graffitis : “Leyla, ne m’oublie pas ! Wallah, je te kiffe. Sur le Coran de la Mek et la tête de ma mère, je suis ouf de toi.” Il ne restait plus à Mohamed qu’à reprendre sa valise.